ALEX GINO

GEORGE

l'école des loisirs

Le livre

Parfois, les gens ne voient pas les choses comme elles sont, mais comme ils croient qu'elles sont.

Beaucoup de gens aiment George. Maman est très fière de son petit garçon, elle pense qu'il deviendra « un jeune homme très bien ». Scott aime beaucoup son « frérot ». Et Kelly le tient pour son « meilleur ami ». Mais George sait que les gens ne voient pas qui elle est vraiment. Car, George en a la certitude, elle est une fille.

Alors, quand sa maîtresse propose de jouer une pièce de théâtre à l'école, George veut plus que tout obtenir le rôle de Charlotte. Elle sera parfaite pour incarner ce personnage, et les gens comprendront enfin qui elle est. Mais… c'est une fille qui doit jouer Charlotte. Comment leur faire comprendre que c'est le rôle de sa vie ?

> « On me demande souvent en tant qu'éditeur quel genre de texte je recherche. Et ce livre – ce livre vraiment spécial, très important et exceptionnel – est la meilleure réponse que j'aie jamais trouvée à cette question. »
>
> David Levithan
> Éditeur, Scholastic

L'auteur

C'est pour aider les enfants et les adolescents transgenres qu'Alex Gino écrit pour eux des livres sur le sujet. Il explique « avoir écrit le livre que je voulais lire. »

Il est heureux lorsque des lecteurs viennent le voir en lui disant que quelqu'un de leur entourage a BESOIN de son livre : « Je suis honoré d'offrir un miroir littéraire à des enfants qui se retrouvent dans mon roman. »

ALEX GINO

GEORGE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Francis Kerline

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6e

POUR TOI,
QUAND TU T'ES SENTI(E)
DIFFÉRENT(E)

SECRETS

George sortit une clé argentée de la plus petite poche d'un grand sac à dos rouge. Maman avait cousu la clé à l'intérieur pour qu'elle ne se perde pas, mais le fil n'était pas tout à fait assez long pour atteindre la serrure quand le sac était posé par terre. Donc George fut obligée de rester en équilibre sur un pied en maintenant le sac sur le genou de l'autre jambe. Elle visa le trou et tourna la clé.

Elle faillit trébucher en entrant et appela : « Hello ? » Aucune lumière n'était allumée. Elle voulait tout de même s'assurer que la maison était vide. La porte de la chambre de maman était ouverte et les draps bien lisses. La chambre de Scott était également inoccupée. Certaine d'être seule, George se rendit dans la troisième chambre, ouvrit la porte du placard et inspecta la pile d'animaux en peluche et les autres jouets qui étaient à l'intérieur. Tout était en ordre.

Maman reprochait à George de ne plus s'amuser avec ses jouets depuis des années et disait qu'il faudrait en faire cadeau à des familles dans le besoin. Mais, pour George, ils étaient nécessaires, ils étaient les gardiens de sa collection secrète, celle à laquelle elle tenait plus que tout. Elle fouilla sous les ours et les lapins en peluche, à la recherche d'un sac plat en jean. Dès qu'elle l'eut en main, elle courut dans la salle de bains et ferma la porte au verrou. Elle se laissa glisser sur le sol en serrant fortement le sac dans ses bras.

Quand elle renversa le sac en jean sur le côté, les pages soyeuses et glacées d'une douzaine de magazines tombèrent sur le carrelage. Les couvertures étaient pleines de promesses : COMMENT AVOIR UNE PEAU PARFAITE, DOUZE NOUVELLES COIFFURES POUR L'ÉTÉ, COMMENT DIRE À UN BEAU GARÇON QU'IL TE PLAÎT et MODE FUN POUR L'HIVER. George avait juste quelques années de moins que les filles qui lui souriaient sur papier glacé. Elle les considérait comme des copines.

Elle prit un numéro d'avril dernier qu'elle avait déjà feuilleté des centaines de fois. Elle fit tourner les pages bien garnies d'un mouvement de doigt rapide, flip, flip, flip, qui attisa la discrète odeur du papier.

Elle s'arrêta sur une photo de quatre filles à la

plage. Elles prenaient des poses, l'une à côté de l'autre, pour présenter des maillots de bain. Sur le côté droit de la page, un guide recommandait divers styles en fonction des différents types de physique. Pour George, leurs physiques se ressemblaient tous. C'étaient des corps de filles, tout simplement.

Sur la page suivante, deux filles riaient, assises sur une couverture, en se tenant mutuellement par les épaules. L'une portait un bikini rayé, l'autre un maillot une-pièce à pois échancré sur les hanches.

George aurait bien aimé être avec elles, elle s'y voyait tout à fait, hilare, bras dessus, bras dessous. Elle porterait un bikini rose vif, elle aurait de longs cheveux que ses nouvelles copines adoreraient tresser. Elles lui demanderaient son nom, elle leur répondrait : « Je m'appelle Melissa. » Melissa était le nom qu'elle se donnait à elle-même devant la glace, quand personne ne regardait et qu'elle rabattait ses cheveux brun-roux sur son front, comme une frange.

Elle survola des pubs bariolées pour des organisateurs de cartable, du vernis à ongles, des téléphones dernier cri et même des tampons hygiéniques. Elle sauta un article sur l'art de fabriquer soi-même des bracelets et un autre sur la meilleure manière de parler aux garçons.

George avait commencé à collectionner des

magazines par hasard. Deux ans auparavant, un été, elle avait repéré un vieux numéro de *La Vie des filles* dans la corbeille de recyclage de la bibliothèque. Le mot « fille » avait immédiatement attiré son attention, et elle avait mis le magazine dans sa veste pour y jeter un œil plus tard. Un autre magazine féminin avait bientôt suivi, cette fois pioché dans une poubelle à côté de chez elle. À la fin de la semaine, elle avait déniché le sac en jean dans un vide-greniers pour vingt-cinq cents. Il avait une taille idéale pour des magazines, et une fermeture à glissière sur le haut. C'était comme si l'univers avait voulu l'aider à trouver un rangement sûr pour sa collection.

Elle s'attarda sur une double page expliquant COMMENT SE MAQUILLER. Elle ne s'était jamais maquillée, mais elle étudia de près les échantillons de couleurs exposés sur la colonne gauche. Son cœur bondit dans sa poitrine. Elle se demanda quel effet ça ferait de porter du rouge à lèvres. Elle adorait mettre du ChapStick, un produit pour les lèvres gercées. Elle n'avait pas vraiment les lèvres gercées, mais elle en mettait tout l'hiver et continuait même au printemps, en cachette, sans le dire à maman, jusqu'à ce que le bâton soit épuisé.

George sursauta en entendant un bruit dehors. Elle regarda par la fenêtre qui donnait sur la porte

d'entrée. Personne en vue. Mais le vélo de Scott était couché dans l'allée, et la roue arrière tournait encore.

Le vélo de Scott ! Ça signifiait Scott !

Son grand frère, qui était en seconde au lycée. George sentit ses poils se dresser sur sa nuque. Tout de suite après, des pas pesants se firent entendre dans l'escalier menant au premier étage. Puis la porte verrouillée de la salle de bains se mit à vibrer. Ce fut comme si Scott secouait le cœur de George dans sa cage thoracique.

Bang ! Bang ! Bang !

– T'es là, George ?

– Mm… ouais.

Les magazines glacés étaient étalés sur le carrelage. Elle les ramassa et les empila dans le sac en jean. Son cœur battait presque aussi fort que le pied de Scott contre la porte.

– Eh, frérot, ça presse ! cria Scott, de l'autre côté.

George boucla le sac, le plus silencieusement possible, et chercha un endroit où le cacher. Elle ne pouvait pas sortir de la pièce en l'emportant, Scott aurait voulu savoir ce qu'il y avait dedans. L'unique placard de la salle de bains était bourré de serviettes et ne fermait pas complètement. Mauvaise solution. Finalement, elle l'accrocha au pommeau de la douche et tira le rideau, en formant le vœu que Scott ne

découvre pas tout à coup les bienfaits de l'hygiène corporelle.

Dès que George eut ouvert la porte, Scott entra en coup de vent et commença à défaire sa braguette avant même d'avoir atteint la cuvette des WC. George ressortit rapidement, referma derrière elle et s'adossa contre le mur pour reprendre son souffle. Le sac suspendu à la douche devait sans doute encore balancer. George espéra qu'il n'effleurerait pas le rideau ou, pire, ne tomberait pas dans la baignoire en faisant paf.

Elle ne voulait pas être plantée devant la salle de bains quand Scott sortirait, alors elle descendit dans la cuisine. Elle se servit un verre de jus d'orange et s'assit, toute frémissante, devant la table. Un nuage passa dans le ciel. La pièce s'assombrit. La porte de la salle de bains s'ouvrit si bruyamment que George sursauta sur sa chaise, s'éclaboussant la main de jus d'orange.

Elle se rendit compte qu'elle ne respirait presque plus.

Ploc, ploc, ploc-ploc-ploc-ploc-ploc. Scott dévala l'escalier, un boîtier de DVD à la main. Il prit une brique de jus d'orange dans le réfrigérateur et en avala une longue goulée. Il était vêtu d'un fin T-shirt noir et d'un jean avec un petit trou sur le genou. Il

n'était pas allé chez le coiffeur depuis des mois, et des boucles châtain foncé formaient une sorte de toupet sur sa tête.

– Excuse-moi de t'avoir bousculé pendant que tu faisais la grosse commission, dit Scott en s'essuyant les lèvres avec son avant-bras nu.

– Je ne faisais pas la grosse commission.

– Alors pourquoi tu as mis tout ce temps ?

George hésita.

– Ah… je sais, dit Scott. Je parie que tu lisais un magazine.

George se figea, la bouche entrouverte, le cerveau à l'arrêt. Elle avait chaud, la tête lui tournait. Elle posa les mains sur la table pour s'assurer qu'elle était bien là.

– Et voilà ! reprit Scott en souriant, sans voir la panique de George. C'est tout mon petit frère, ça ! Il grandit et il regarde des revues cochonnes.

– Oh ! dit George d'une voix forte.

Elle savait ce qu'était une revue cochonne. Elle faillit en rire. Les filles dans le magazine qu'elle regardait étaient bien plus habillées que ça, même celles sur la plage. George se détendit, du moins un peu.

– Pas de souci, George. Je le dirai pas à maman. D'ailleurs, je file. Je suis juste venu chercher ça. (Scott agita la boîte en plastique noir qu'il tenait à la main,

et le DVD qu'elle contenait cliqueta.) Je ne l'avais encore jamais vu, mais il paraît que c'est un classique. Un film allemand. Le titre veut dire quelque chose du genre *Le Sang du mal*. Tu as des zombies qui arrachent le bras d'un gars avec les dents, ils le tuent, et alors tu vois le meilleur ami du gars mort qui se sert du bras arraché pour se battre contre eux. C'est génial.

– Ça a l'air atroce, dit George.

– Ça l'est ! confirma Scott avec enthousiasme.

Il but une autre gorgée de jus d'orange, replaça la brique dans le frigo et se dirigea vers la porte.

– Tu peux recommencer à rêver aux filles, dit-il en sortant, pour le taquiner.

George fonça dans la salle de bains, récupéra son sac et le fourra tout au fond du placard, sous les jouets et les peluches. Pour plus de sûreté, elle ajouta même une pile de linge sale par-dessus. Puis elle ferma la porte et se laissa tomber sur son lit, face contre l'oreiller, les mains croisées sur sa tête, les coudes serrés contre les oreilles, souhaitant terriblement être quelqu'un d'autre – n'importe qui d'autre.

CHARLOTTE MEURT

Mlle Udell, appuyée contre son immense bureau, lisait un passage du *Petit Monde de Charlotte*, de E. B. White, à sa classe de CM1, dans un vieux livre défraîchi. Ses cheveux noirs luisants étaient rassemblés en une sorte de chignon peu serré, et elle avait des boucles d'oreilles pendantes, en bois.

Sur sa chaise près de la fenêtre, George n'écoutait pas. Elle n'arrivait pas à se concentrer. Charlotte, la magnifique et gentille araignée, était partie et tout allait mal. Le livre racontait comment elle sauvait le cochon nain Wilbur, et puis elle s'en allait et mourait. C'était injuste. George s'enfonça les poings dans les yeux et frotta, frotta jusqu'à ce que de minuscules triangles lumineux tournoient et scintillent dans le noir.

Une larme tomba sur son livre et se répandit en formant une toile d'araignée sur la page. Elle inspira consciencieusement, en s'efforçant de ne pas faire de bruit. Quand elle respirait par à-coups, ça lui donnait le tournis. Alors elle inspira de nouveau profondément et renifla. Bruyamment. Elle entendit distinctement des chuchotements dans la salle silencieuse.

– Eh ! y a une fille qui pleure pour une araignée morte.

– C'est pas une fille, c'est George.

– C'est presque pareil.

De petits rires s'ensuivirent.

George ne se retourna pas pour regarder. Inutile. Elle savait d'avance ce qu'elle verrait. Rick était assis deux rangs derrière George, et Jeff juste derrière Rick. Jeff devait être penché en avant sur son siège, avec ses cheveux hérissés presque sur l'épaule de Rick ; Rick, lui, devait être penché en arrière dans son blouson de base-ball noir brillant. Tous deux devaient avoir leurs mains devant la bouche, essayant vaguement de faire croire qu'ils ne bavardaient pas.

Autrefois, George et Rick avaient été amis, ou du moins en bons termes. En CE1, il y avait eu un tournoi de jeu de dames à l'école, et George et Rick avaient été les deux meilleurs joueurs. La partie finale avait été serrée. Rick avait gagné de justesse en allant

à dame avec son dernier pion, mais, bien que George eût perdu, ils s'étaient donné mutuellement le titre de Champions de dames pendant des semaines.

Jeff était arrivé l'année suivante. Il venait de Californie et n'était pas content du tout d'avoir déménagé. C'était un bagarreur qui, au début, avait cherché querelle à tous les garçons, y compris George. Puis, vers octobre, il s'était calmé et était devenu copain avec Rick, et celui-ci, du coup, s'était montré moins amical avec George. Aux vacances d'hiver, Jeff et Rick étaient déjà inséparables ; maintenant, c'était comme si les champions de dames étaient deux gars qui s'étaient connus jadis et ne s'étaient plus jamais croisés depuis.

Mlle Udell fustigea du regard les ricaneurs, s'éclaircit la gorge et lut le dernier paragraphe du chapitre. Ses élèves étaient assez grands pour qu'elle ne soit plus obligée de leur faire la lecture, mais aujourd'hui elle voulait qu'ils prêtent attention à ce qu'elle appelait « la magnifique mélancolie des derniers moments de Charlotte ».

Quand elle eut terminé, Mlle Udell referma le livre, le posa par-dessus une pile de papiers sur son bureau et retira ses lunettes.

– Je voudrais que vous preniez vos cahiers de

rédaction et que vous passiez quelques minutes à noter vos réactions à ce chapitre. Je vous laisse réfléchir un moment, mais ensuite activez vos crayons. Je veux que vous cherchiez les mots justes pour exprimer vos *sentiments*.

La salle 205 résonna de bruissements divers : les pupitres s'ouvrirent, on sortit les cahiers, les crayons, des pages tournèrent. Mlle Udell s'approcha de Jeff et de Rick et leur parla en privé. Sa voix était couverte par les autres bruits de la pièce, de sorte que George l'entendit à peine, alors qu'elle était seulement deux rangs plus loin.

– Certains d'entre nous prennent la mort très au sérieux, dit Mlle Udell d'un ton glacial. (Elle regarda tour à tour Jeff et Rick, qui contemplaient tous deux leurs baskets.) C'est un sujet grave, et j'espère que vous saurez vous montrer respectueux envers vous-mêmes, vos camarades et la vie en général, en le traitant comme il se doit.

Jeff et Rick marmonnèrent des excuses. George ne savait pas trop si ces excuses peu sincères s'adressaient à elle, à Mlle Udell ou à Charlotte. Mais ça lui était égal, au fond. Dès que Mlle Udell eut le dos tourné, Jeff roula des yeux. Il faisait toujours ça, il roulait des yeux, habituellement avec un commentaire sarcastique à l'appui.

Mlle Udell passa à côté du pupitre de George.

– Très franchement, je me demande ce qu'il faut penser d'une personne qui ne pleure pas à la fin du *Petit Monde de Charlotte*.

– Vous n'avez pas pleuré, balbutia George.

– Oh, si, les trois premières fois… et encore bien souvent après. (Mlle Udell s'interrompit et, sur le moment, on aurait pu croire qu'elle allait verser une larme.) Ce que je veux dire, c'est qu'il faut avoir certaines qualités pour pleurer sur un livre. Ça prouve qu'on a de la compassion et de l'imagination. (Elle tapota l'épaule de George.) Reste comme tu es, George, et je suis sûre que tu deviendras un jeune homme très bien.

Le mot « homme » tomba comme une pierre sur le crâne de George. C'était cent fois pire que « garçon », et elle en eut le souffle coupé. Elle se mordit la lèvre et sentit de nouvelles larmes couler le long de ses joues. Elle posa la tête sur son pupitre et regretta de ne pas être invisible.

Mlle Udell revint avec le « passe » pour les toilettes. Il s'agissait d'un cube en bois récupéré à l'école maternelle, tout usé, sur une face duquel était écrit « GARÇONS » au feutre vert, en grosses lettres. George le retourna d'une pichenette pour ne voir que la face où on lisait « SALLE 205 ».

Mlle Udell toucha gentiment l'épaule de George, mais George secoua la tête et se leva. Comme elle avait les yeux pleins de larmes, elle se dirigea presque à l'aveuglette vers la porte et navigua de mémoire dans le couloir, sans regarder. Elle entra d'un pas mal assuré, en sanglotant, dans les toilettes – les toilettes pour garçons. Ses lèvres tremblaient, des larmes salées dégoulinaient dans sa bouche.

George détestait les toilettes pour garçons. C'était le pire endroit de l'école. Elle détestait l'odeur d'urine et d'eau de Javel, elle détestait le carrelage bleu sur le mur, qui semblait être là pour vous rappeler où vous étiez, comme si les urinoirs ne suffisaient pas. Toute la pièce disait « garçons » et, quand des garçons y étaient, ils aimaient parler de ce qui pendait entre leurs jambes. George évitait d'y aller autant que possible quand il y avait des garçons à l'intérieur. Elle ne buvait jamais aux lavabos, même si elle avait soif, et, certains jours, elle réussissait à tenir une journée entière sans y mettre les pieds.

George approcha sa tête du robinet et aspergea sa nuque d'eau froide jusqu'à ce qu'elle grelotte. Puis elle se frotta le crâne avec plusieurs serviettes en papier. Elle peigna ses cheveux humides avec les doigts et adressa un sourire timide à son reflet dans le miroir.

En marchant dans le couloir, George s'amusa à racler négligemment le mur avec le passe, qu'elle tenait du bout des doigts, ce qui envoyait des vibrations dans sa main. Chaque fois que le cube en bois butait sur un carreau, à l'endroit des joints en ciment, il produisait un clic sonore et rythmique, que l'écho répercutait dans le couloir.

George ouvrit lentement la porte de la salle de classe, de peur qu'on se moque d'elle, mais les élèves étaient trop concentrés sur leur rédaction pour remarquer son retour. Mlle Udell avait inscrit le sujet sur le tableau, « Réactions personnelles », en lettres très soignées. George sortit son cahier, recopia la date et le sujet. À peine eut-elle écrit « Charlotte est morte » que le temps imparti était écoulé.

Mlle Udell ne demanda à personne de lire à haute voix. Mais elle s'adressa à toute la classe.

– Demain, on va s'amuser ! Pour l'instant, j'ai le plaisir de vous annoncer que l'école est finie, dit-elle d'un ton joyeux, comme si elle avait récité un court poème. Rangez vos cahiers et préparez-vous à sortir un rang après l'autre.

En parlant de « s'amuser », Mlle Udell faisait allusion à la version théâtrale du *Petit Monde de Charlotte* que les classes de CM1 allaient donner pour les plus jeunes. C'était une tradition de l'école : au printemps,

tous les élèves, du CP au CM1, lisaient le même livre. Dans le cas des CP, c'étaient les maîtres qui le leur lisaient, et même parfois les enfants de la maternelle participaient. Les plus âgés, dont les CM1, jouaient une adaptation théâtrale pour les petits ainsi que pour l'association des parents d'élèves. Seuls les CM2 n'étaient pas concernés parce qu'ils devaient passer un examen pour être admis en sixième et on les laissait réviser.

Mlle Udell avait appelé quatre rangs. On entendit des bruits de fermeture à glissière et de sacs à dos qui retombaient sur les pupitres en bois. Le rang de George fut le dernier appelé, les enfants avaient les yeux braqués sur Mlle Udell.

– Rang numéro un.

Des chaises crissèrent sur le sol. George rassembla lentement ses affaires et lambina pour rejoindre la file des garçons. Elle voulait la plus grande distance possible entre elle et Jeff et Rick.

La classe de Mlle Udell descendit dans la cour. Les enfants qui devaient prendre le bus formèrent un groupe, pendant que les autres, accompagnés par Mlle Udell, attendaient leurs parents, leurs grands-parents ou leurs baby-sitters. George se dirigea vers son arrêt de bus.

– George, attends ! lança une voix derrière elle.

collègue écrivain. Amour et reconnaissance aux amis et à la famille qui ont suivi toutes les phases de cette histoire : mes parents, Cindy et Steve Gino, et ma sœur, Robin Gino Gridgeman. Mon cher compagnon dans la vie, James McCormack. Et Amy Benson, Lilia Schwartz, Matilda St. John et Amithyst Fist.

Et aux amis et à la famille dont l'amour et le soutien m'ont permis d'écrire et d'achever ce livre. Nana et Papa Gino, tante Sue, oncle Paul, Nana et Rick Scott, tante Jerilynn, Wes, Anna, Kadyn et Brinley. Et Sondra Solovay, Joe Libin, Frankie Hill, Alicia Stephen, l'association NOLOSE et tous les obèses, et tant d'autres personnes – il me faudrait un autre livre pour vous remercier tous. Je vous aime plus que je ne saurais le dire.

© 2017, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2017, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse : février 2017

ISBN 978-2-211-23202-9